Autrement dit

Il a besoin d'être seul, les autres amplifient son agitation intérieure. Il n'ira pas traîner dans les rues, il va s'éloigner du domicile, des cafés bruyants, du bourg. Il ne veut voir personne. Ses pas l'amènent ici, quelques marches à gravir, une grille à pousser, quatre murs pour le protéger et l'assurance d'être seul. Il connaît le lieu, son père l'entretient. Les odeurs, il s'en souvient, non, elles sont là et l'entourent, celle si particulière et si dominatrice du buis qui ne s'efface que le temps très court de la floraison du seringat. Le seringat en fleurs, ce soir de mai. Un buisson a poussé de l'autre côté de l'allée Verte entre la fosse commune et l'appentis où sont remisés les outils. Il dérange l'ordre géométrique du lieu, pourtant son père a renoncé à l'arracher, il en extrait même les ronces qui s'y nichent. La femme du sacristain vient en cette saison y cueillir de quoi fleurir l'église et ses bouquets généreux, le temps d'un office ou deux, offrent une délicieuse et secrète ivresse aux enfants de chœur.

Ce soir-là le seringat libère ses senteurs comme les pierres chauffées durement le jour libèrent les chaleurs accumulées. Le parfum délicat et sucré emplit les allées et parfume les morts.

Marie-Hélène BAHAIN, extrait de *Les escarpins* dans *Bonnes nouvelles de Carhaix*, **2009 Ville de Carhaix.**

Trépasser

On ne meurt plus, on est tué constate l'anthropologue Louis-Vincent Thomas[1], spécialisé dans l'observation et la compréhension du « mourir ». De plus en plus, le trépas s'inscrit dans la logique du vivant pour devenir l'agression ou l'accident qui n'aurait pas dû avoir lieu et que nous espérons, un jour, pouvoir être en mesure d'interdire par une meilleure médecine, une meilleure société.

Aujourd'hui, les établissements de soins constituent la principale demeure des mourants. Si la médicalisation de la fin de vie les éloigne de leur foyer, un quart d'entre eux décède encore dans leur domicile ou celui d'un parent[2]. Ils le quittent alors rapidement pour être accueillis en chambre funéraire, sous l'effet de notre empressement à vouloir leur trouver une place ailleurs. Les morgues privées, gérées par des entreprises, pourvoient à notre demande croissante de soins de conservation aux défunts. La thanatopraxie gomme les stigmates de la mort et fait obstacle au processus de décomposition[3]. Elle transfigure le mort, donne une expression apaisée du visage, une couleur rosée de la peau. Nous voulons pouvoir reconnaître l'être cher et conserver de lui une dernière image où la mort ne se serait pas invitée. Associés à la présentation sur lit, ces soins ont tôt fait de confondre la mort avec le sommeil éternel, apaisant nos angoisses et nos craintes face au corps en décomposition.

La mort d'un proche par la culpabilité qu'elle génère[4] nous révolte. Quand elle se présente, nous combattons en taisant son nom, en l'euphémisant, en la niant, exprimant ainsi notre profond mépris pour ce qu'elle nous fait souffrir, un mépris habillé de nos espoirs et de nos rêves d'immortalité. Tout se passe comme si la mort n'avait rien d'essentiel. Nous refusons de la porter comme une loi nécessaire à la vie dont elle assurerait la richesse et le renouvellement. Quand elle surgit, nous voilà jetés dans une arène où la brutalité des émotions nous rend aveugles à toute nuance. Avec le temps, parfois on comprend qu'accepter la mort n'est pas la désirer mais simplement reconnaître son existence.

Fanny PACREAU, chargée de mission ethnologique

[1] *Louis-Vincent Thomas,* Mélanges thanatiques, *l'Harmattan, Nouvelles études anthropologiques, Paris, 1993.*
[2] *Pascale Trompette, Sandrine Caroly,* En aparté avec les morts…, *Terrain 43, Paris, 2001, pp. 63-81.*
[3] *Ou thanatomorphose.*
[4] *Appelée le complexe du Minotaure.*

Légendes des photographies :
14. Défunte aux mains jointes,1970, Saint-Colomban © Anne Clénet.
15. Flamme, aquarelle, novembre 2010, Saint-Colomban © Anne Clénet

16. Le manteau beige de ma mère teint en noir en 1966 pour le deuil de sa belle-mère, novembre 2010, Saint-Colomban © Marie-Hélène Bahain
17. Chrysanthème, fleur de cimetière, novembre 2010, Machecoul © Fanny Pacreau
18. Urne funéraire, novembre 2010, Legé © Fanny Pacreau

À savoir

Connaissez-vous l'origine du mot « croque-mort » ?

Dans les temps anciens, pour s'assurer du décès, l'usage voulait que la personne en charge de cette vérification, le « croque-mort », morde violemment un des doigts de pied de la victime ; si rien ne se passait, l'issue était fatale et la mise en terre inéluctable.

Cette fonction, qui était en fait une vraie charge (comme les bourreaux), se transmettait de père en fils depuis la nuit des temps.

Le mot « cimetière » provient du latin coemeterium, du grec koimêtêrion…lieu où l'on dort !

Pour ce qui est du terme « incinération », du latin cinis…cendres.

La coutume de brûler les corps et de les réduire en cendres était très répandue dans les temps anciens.

Bruno FAUCOND

Au cours d'une vie, certains souffrent mille morts, parfois ivres morts ou à demi morts ils ne seront pas en péril. D'autres, plus gâtés, connaîtront les petites morts. L'Autre, la Mort ne se déplace pas en nombre, ni à moitié et n'est pas petite. Unique, prenant majuscules, devenant souvent personnage, elle agite en tous sens notre humanité, se réjouissant çà et là des grandes secousses, qu'elles soient telluriques, guerrières ou épidémiques. Inutile d'espérer échapper à ses moissons, tout être a été labouré puis ensemencé de conscience et de peur avant d'être sous les vents des discordes, des conflits et du dépérissement.

A l'heure de la séparation d'avec la terre nourricière, la qualité des grains variera selon les saisons traversées, leur rudesse ou leur douceur, selon les baumes, les croyances et leurs pratiques où court sans jamais s'essouffler la même interrogation. Comment nous libérer des images funestes et habiller la mort de transparence afin d'être cueilli plutôt que fauché ?

Marie-Hélène BAHAIN

Agenda

À paraître

d'ici-là, mémoires en ligne :
Les marchés, février 2011,
Les kermesses, mai 2011,
La vigne, août 2011,
La femme, novembre 2011.

Erratum : dans le numéro précédent sur l'école, un témoignage a été attribué par erreur à Monsieur Longépé. Le comité de rédaction s'en excuse.

Le 5 février, site de l'abbatiale, parution d'une nouvelle collection **Les cahiers d'ici-là** avec la sortie officielle d'un premier ouvrage :

Déas et son environnement
Un monastère entre océan et lac.

L'eau, le paysage, le territoire, le pays saunier, les rives de la Boulogne, l'hydraulique, les usages du lac… La rencontre de ces thèmes dans cet ouvrage est le fruit du rendez-vous proposé à des historiens, des habitants, des techniciens de rivière, une ethnologue et des visiteurs le 6 juin 2009 sur les terres de l'antique Déas.

Ancienne villa devenue monastère, ce site, marqué par son abbatiale millénaire, évoque la clôture monastique. Pourtant, en quittant l'insularité de Noirmoutier, les moines pouvaient repousser les limites de leur espace vivrier quotidien. Souhaitaient-ils aller à la rencontre des rives insaisissables du lac, pensaient-ils s'approprier un nouveau milieu aquatique, espéraient-ils maintenir ou développer des activités agricoles et commerciales ? Autant de questions qu'ils ont léguées aux générations qui leur ont succédé sur ces terres de Grand-Lieu.

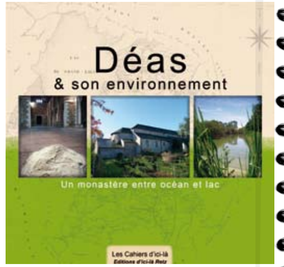
Renseignements au :
02 40 02 38 47 ou 02 40 78 98 34

d'ici-là
Edition
Syndicat du Pays Grand Lieu, Machecoul et Logne
Directeur de publication
Claude Naud
Coordination
Fanny Pacreau
Equipe de rédaction
Marie-Hélène Bahain, Maurice Baril, Anne Clénet, Henri de Cayeux, Bruno Faucond.
Illustrations
Anne Clénet
Réalisation
Fanny Pacreau
Crédit photographique
Collection du Syndicat du Pays Grand Lieu, Machecoul, Logne
4, rue Alexandre Riou – BP 19
44270 MACHECOUL
Tél. 02 40 02 38 47 - f.pacreau@pays-gml.fr
L'article *La Parole aux gens* est basé sur des témoignages collectés par Sylvain Le Garrec de 2007 à 2009.
Merci à tous ceux qui ont collaboré à la réalisation de ce numéro
ISSN 1956-3574 - 1800 exemplaires -

Grandlieu Machecoul Logne
Pays de Retz

Région PAYS DE LA LOIRE

LOIRE ATLANTIQUE



d'ici-là

mémoires en lignes

DÉCEMBRE 2010 - NUMÉRO 14

la mort

Sommaire

> Édito - *Faire son deuil, ne pas oublier*
> La parole aux gens
> Autrement dit
> Trépasser
> À savoir
> Agenda

Personne ne sait encore si tout ne vit que pour mourir ou ne meurt que pour renaître.
Marguerite Yourcenar extrait d'Anna, soror…

Légendes des photographies :
1.Tombes fleuries, novembre 2010, Machecoul © Fanny Pacreau
2. Corbillard, septembre 2010, Arreau © Maurice Baril
3. Angelot, novembre 2010, Saint-Colomban © Anne Clénet

Faire son deuil, ne pas oublier

« C'est injuste, inacceptable, insupportable, je ne puis survivre à sa disparition ! Mais pourquoi lui, pourquoi elle ?! » Dans notre vie, un jour, la mort a fait irruption.

Puis on apprend, « et cela aide à grandir » dit-on, que la vie est une succession de séparations dont la plus douloureuse est la mort, définitive, irréversible et qui, jamais, ne se laisse apprivoiser car *le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard* disait Aragon[1].

Avec la mort d'un enfant, on atteint l'innommable, l'indicible. C'est l'épreuve la plus terrible que peuvent traverser des parents, alors touchés dans leur chair profonde, contre toute logique de la nature, du temps et des générations. Le chagrin cache mal la colère et, elle-même, la culpabilité. Le deuil est long, très long, hanté par le sentiment qu'accepter de survivre est indigne.

Comment supporter l'absence quand elle se fait omniprésente ? *Le sévère dieu du silence est un des frères de la mort* confesse Alfred de Musset à George Sand.

Il faut pourtant continuer à vivre, trouver la force d'exprimer sa souffrance ou/et recourir aux rituels d'accompagnement que propose la société pour qu'au bout du long chemin, devienne acceptable le « jamais plus ».

Et si, au terme de ce parcours incertain, le deuil est fait – si tant est qu'il le puisse –, tout espoir de remplacer, combler ou effacer est illusoire. Acceptée, la blessure demeure au fond de la mémoire, mais elle donne à la vie son sens et sa valeur.

Claude Naud
Président de la commission Ethnologie
Syndicat du Pays Grand Lieu, Machecoul et Logne.

[1] *Louis Aragon,* Il n'y a pas d'amour heureux *in « la Diane française »,1946.*
[2] *Alfred de Musset,* Les Nuits, *1835-1837.*

LA PAROLE AUX GENS

Maintenant, ils sont même pas en noir les gens, non, tout en couleurs.
Odette Jaulin, La Limouzinière

La Libération, ça a été la joie mais comme mon frère avait été tué à la guerre, ça l'était moins chez nous. Bien sûr, on était content comme tout le monde que la guerre soit finie. Mais on y avait quand même laissé quelqu'un. Au Bignon, il y eut d'ailleurs sept morts, soit pendant la guerre, soit des suites immédiates. Alors la Libération !! Bien sûr les gens dansaient sur la place et chantaient.

J'avoue que nous, nous n'avions pas envie de chanter. Enfin on était quand même heureux de la fin de cette longue guerre.

Paul Marnier, Le Bignon

Quand j'vais mourir, je repars aux Dronnières, je repars chez moi, puis je suis enterrée à Palluau. Alors, toutes nos tombes au cimetière sont à Palluau. Il y a même une sœur qui est décédée à Marseille et puis, on l'a ramenée. Mon frère, sa femme, et cetera, une grande partie de la famille est là, des cousins... Je ne les compte plus. On cousine beaucoup, vous savez ? On est vendéens en ce sens ; ça, le cousinage, ça y va dur !

Jacqueline Coudert, Legé

La vie d'aujourd'hui, elle est bien finie pour moi, je pense. Je désire qu'une chose, c'est de mourir. J'en ai marre de la vie ; je ne peux rien faire, je vois presque rien. Il y a qu'une chose que je désire, c'est de m'en aller. C'est vrai. Je ne peux rien faire. Je vois presque rien, je prends pas goût, je m'ennuie !

Maria Brossard, Corcoué-sur-Logne

Il manque toujours le papa. Ça a été très dur. Enfin maintenant, faut continuer la vie, y a pas à dire. Parce que j'avais un mari, c'était la bonté même, ça a été dur, très dur. Et puis, ils aimaient leur père, et les petits-enfants leur grand-père c'était tout pour… enfin c'est passé tout ça. Mais on n'oublie pas.

On avait fait la formation pour les sépultures, on l'avait faite même tous les deux. Eh bien, on a eu notre lettre de mission l'année où il est décédé, mais je me suis dit : Après tout, on a fait cette formation, on n'a pas droit quand même de la laisser… J'ai repris. Quand les prêtres ne peuvent pas, c'est souvent le lundi et le samedi, quand il faut, bien, je fais. On accompagne… Je n'ai pas voulu laisser tomber. Ça m'a beaucoup aidée.

Une habitante du Pays

Les soirs de Toussaint, c'était pas rien pour avoir des indulgences pour les gens qu'étaient morts parce qu'on ne savait pas où ils étaient, s'ils étaient en enfer ou au purgatoire, ou au paradis, alors on allait pour avoir des indulgences le soir, parce que quand vous aviez communié le matin de la Toussaint, à chaque fois que vous rentriez dans l'église dans la journée et que vous récitiez je crois que c'est trois Notre Père et trois Je vous salue Marie, vous aviez une indulgence pour les âmes des défunts.

Puis c'était triste les enterrements : oh la la. C'était chanté en latin. C'était lugubre. Alors à ce moment-là, il y avait des classes. Y'avait des enterrements de première classe pour les gens riches, alors il y avait des tentures noires partout, partout et un grand catafalque et puis après y'avait la deuxième classe et puis la troisième classe. Alors la troisième classe (rires). Ça a été aboli après parce que ça faisait moche : ceux qu'avaient pas d'argent pour payer bah dame ils étaient enterrés pas à la sauvette mais presque. Ceux qu'étaient suicidés, ils passaient pas à l'église, celui qui ne pratiquait pas, il ne passait pas à l'église. Maintenant personne ne s'en inquiète. La religion c'était dur.

Marcel Thomas, St-Etienne-de-Mer-Morte

Quand on avait perdu quelqu'un, on portait le deuil pendant trois ans, avec un voile ! Ça servait pas à grand-chose. Oui, mais enfin, on montrait quand même qu'on portait le deuil. Maintenant, ils sont même pas en noir les gens, non, tout en couleurs.

Odette Jaulin, La Limouzinière

La famille, dès qu'il y avait un décès, on était les premiers avisés, pour la bonne raison que les cercueils, on ne les faisait pas à l'avance, on les faisait au besoin, au jour le jour. Et puis, on les faisait aussi, on allait voir le mort parce que, à l'époque, maintenant c'est plus rare, ceux qui passent par les hôpitaux et tout, ben dame, ils finissent toujours plus ou moins… élégants, tandis qu'à notre époque, l'hôpital n'était pas connu et on voyait des gens qu'on mettait en bière qui faisaient cent quarante kilos… Alors on faisait des cercueils un peu à la demande.

On les mettait en bière ; on partait à deux, et puis on les ramenait après, …parce qu'on allait les chercher. Parce qu'à ce moment-là, il n'y avait pas de funérariums, ça n'existait pas. Les gens mouraient chez eux et on allait les chercher, une heure avant l'enterrement, une demi-heure, ça dépendait de la distance. Et puis, on les ramenait à l'église. Et puis de l'église, on attendait l'enterrement et on les amenait au cimetière.

On avait des fourgons. J'ai eu un break ID très longtemps mais à ce moment-là, il y avait des normes à observer, donc on n'était pas dans l'coup, puis… la moyenne était de dix à quinze enterrements par an maximum, des fois moins, ça valait pas l'coup d'équiper un camion. C'était pas rentable.

Quand on avait fini la mise en bière, on nous invitait à prendre un verre, et puis au revoir.

À une certaine époque, les cercueils, c'était en bois mais brut, et puis il n'y avait pas de capitonnage à l'intérieur, c'est venu bien après. On n'avait pas de housses pour les morts. Le mort était habillé par la famille. On le mettait tel qu'ils nous le donnait. On l'enveloppait souvent dans le drap de dessous, comme ça, ne serait-ce que pour pouvoir le sortir du lit, c'était plus commode. Ça s'arrêtait là, il n'y avait pas de fantaisies.

La famille, on lui demandait si elle voulait en bois blanc ou en chêne. Il n'y avait pas le choix, c'était ça. Le bois blanc, c'était du peuplier. Le chêne, c'était en chêne, c'est tout mais les gens prenaient pratiquement toujours des cercueils en chêne, rarement en bois blanc, très, très rarement. Après, on a eu avec des bois exotiques.

Marcel Bonneau, Saint-Même-le-Tenu

On faisait le cercueil après ils faisaient la mise en bière, dans le temps c'était le corbillard. C'était un corbillard de la commune et après c'était le menuisier avec sa voiture personnelle qui transportait les cercueils, des 403, des 203, des véhicules comme ça.

Une anecdote : C'était la commune qui avait le corbillard et on avait mis le mort dedans et arrivé à l'église, la serrure du corbillard coincée. Incapable de rouvrir le coffre, alors, le prêtre il chantait l'enterrement, puis le mécanicien était avec une barre de fer pour forcer la serrure pour ouvrir le coffre !

Faire les cercueils, mettre les gens dedans, c'était devenu un rituel. Où ça faisait plus mal au cœur c'est quand c'était un enfant. Ça faisait… C'était plus poignant. Autrement, on faisait ça naturellement.

Maxime Briand, La Limouzinière

On l'appelait Tintin, Augustin Vrignaud, qui était fossoyeur de l'époque. Évidemment, dans le temps, il n'y avait pas de caveaux. Les gens étaient enterrés dans la terre. Lui, il faisait des trous, mais petit à petit les gens sont venus à demander des caveaux. Parce qu'on demandait souvent le maçon du coin, alors il disait : Ben il y a Pierre Léauté. Et c'est vrai que les gens sont venus voir mon père, et c'est comme ça que c'est venu. Puis, quand mon père a pris sa retraite, eh bien, il (son fils) a hésité un petit peu et puis il s'est mis dedans. Et puis là, dernièrement, il vient de créer une entreprise et il se consacre pas mal au cimetière, à vendre ses monuments, et donc voilà. Et puis moi, je m'y suis mis.

Yvonnick Léauté, Saint-Colomban

10

Auparavant, les décès avaient lieu au domicile familial, le défunt restait à la maison et la famille recevait les visites et organisait de longues veillées de prières.

Aujourd'hui, la plupart des décès ont lieu en milieu hospitalier ou en maison de retraite.

La famille décide une admission en chambre funéraire privée ou en chambre mortuaire de l'établissement du lieu de décès.

L'organisation des obsèques change également. Autrefois, il y avait une messe de sépulture et une inhumation au cimetière. Actuellement, plusieurs possibilités s'offrent aux familles, à savoir soit une cérémonie religieuse suivie d'une inhumation au cimetière, soit une cérémonie civile (au cimetière ou dans une salle communale) suivie d'une inhumation au cimetière, soit une cérémonie civile dans un crématorium, qui peut être précédée d'un passage à l'église suivie de la crémation. L'urne contenant les cendres peut être déposée dessus ou dans le caveau familial, ou dans un columbarium. Les cendres peuvent également être dispersées dans un lieu prévu pour la dispersion. En général, le choix des obsèques est prévu d'avance car la famille en a souvent discuté au préalable.

Les mairies ne vendent plus de concessions à perpétuité dans les cimetières, ce sont des concessions de quinze, trente ou cinquante ans qui sont proposées aux familles. Cela permet une meilleure gestion des cimetières et moins de concessions en état d'abandon.

La plupart des cimetières de notre région sont équipés de columbariums ou en cours de projet du fait de l'augmentation des crémations et de l'obligation pour les communes de deux mille habitants de s'équiper.

De plus en plus de contrats obsèques sont souscrits chez les Pompes Funèbres. La souscription d'un contrat est rassurante dans le cas d'une mauvaise entente familiale ou lors d'une admission en maison de retraite. Ainsi, le souscripteur est sûr que ses souhaits sont respectés et que le budget nécessaire aux obsèques est prévu.

Mireille, Legé

Légendes des photographies :
4. Repères dans le cimetière, novembre 2010, La Limouzinière © Anne Clénet
5. Monument aux morts, novembre 2010, Saint-Colomban, ©Anne Clénet
6. Tombes anciennes, novembre 2010, Machecoul © Fanny Pacreau
7. Le cyprès, arbre de cimetière, novembre 2010, Machecoul © Fanny Pacreau
8. Le temps passe, le souvenir reste, novembre 2010, Machecoul © Fanny Pacreau
9. Mystère sur le titulaire, novembre 2010, Machecoul © Fanny Pacreau
10. Paysage de cimetière, aquarelle, novembre 2010, Saint-Colomban © Anne Clénet
11. Fleurs impérissables, novembre 2010, Saint-Colomban © Anne Clénet
12. Tombes d'enfants, novembre 2010, Saint-Colomban © Anne Clenet
13. Jardin du souvenir, novembre 2010, Saint-Colomban © Anne Clénet

4

5

6

7

8

9

12

13